

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de M. Jean-Marie Pelt, (séance du lundi 5 février 2007)

Edouard Bonnefous : L'œuvre de M. Jean-Marie Pelt est d'une importance considérable. Nous avons aujourd'hui l'occasion d'en apercevoir les conséquences et les répercussions éventuelles. Qu'il me soit permis de féliciter les membres du jury du prix d'écologie qui porte mon nom, et qui fonctionne au sein de l'Académie, d'avoir choisi M. Pelt comme lauréat. Je suis heureux de lui témoigner à nouveau mon admiration et de redire que ce qu'il fait est capital pour l'avenir de la race humaine.

*
* *

Gérald Antoine: Avant d'en venir aux deux questions que j'aimerais vous poser, puis-je évoquer un lien proprement vital entre votre institution et notre compagnie ? Voilà quelque trente ans, vous m'avez dit votre vœu d'installer l'Institut européen d'écologie de Metz dans les magnifiques locaux de l'ancien couvent des Récollets. Cela demandait un gros effort financier dont il appartenait au Ministre de l'Éducation nationale de décider. C'était alors notre consœur Alice Saunier-Séité. En 1978, elle eut l'idée de se présenter à un siège de député dans la circonscription de Metz. Dès lors, elle ne pouvait guère refuser ce don à la capitale mosellane. Voilà comment vous avez pu vous installer dans ces magnifiques lieux que je souhaite à chacun d'entre nous d'aller visiter.

Ma première question est d'ordre terminologique. Vous présidez l'Institut européen d'écologie. Vous nous avez rappelé les nuances qui s'attachent au mot d'« écologie », mais je note que le titre de votre communication se réfère à « l'environnement ». Quelle différence faut-il faire entre le concept d'« environnement » et celui d'« écologie » ?

Ma deuxième question est d'ordre historique. Qu'est-il advenu de l'Institut franco-allemand pour une politique européenne d'environnement ? Le premier responsable de cet Institut fut, du côté français, Edgar Faure qui, dans ce domaine, m'avait délégué l'ensemble de ses pouvoirs. Mon interlocuteur allemand était Konrad von Moltke, petit-fils du malheureux généralissime, le vaincu de la Marne, mais aussi fils d'un officier qui sut résister à Hitler et le paya de sa vie. Quels sont vos rapports avec cet organisme, s'il existe encore ?

*
* *

Jean Cluzel : Pourriez-vous nous indiquer, du point de vue pratique, les initiatives écologiques que vous avez prises à Metz ? Quel a été votre rôle dans les principales d'entre elles ? Lesquelles pourraient être imitées dans d'autres agglomérations ?

*
* *

Marianne Bastid-Bruguère : Puisque la question des tests de toxicité est si importante, pourriez-vous nous dire s'il existe des protocoles de ces tests et quelle toxicité vérifie-t-on ?

Y a-t-il eu des études sur d'éventuels effets nocifs des techniques de la communication telles que vous les avez évoquées ?

*
* *

Alain Plantey : Il n'y a, paraît-il pas d'animaux sous les lignes à haute tension car ils les fuient. Or, il y a des hommes qui y vivent. Qu'en est-il de la nocivité de ces lignes ?

On ne lave plus la vaisselle – que ce soit chez soi ou dans les restaurants – qu'avec des produits chimiques. Est-ce dangereux ou non ?

*
* *

Emmanuel Le Roy Ladurie : Vous avez parlé des canicules. Au XVIII^e siècle, sur vingt à vingt-cinq millions de Français, la canicule de 1719 fit environ 450 000 morts, surtout des bébés ; lors d'années moins rudes, les canicules faisaient environ 200 000 morts. Au XIX^e siècle, j'ignore ce qui s'est passé, mais, au XX^e siècle, la canicule de 1911 a fait 35 000 morts en France et, sans doute, 180 000 en Europe. Puis, on n'a plus parlé de canicule – car, me semble-t-il, on a compris qu'il fallait donner aux bébés de l'eau et non du lait – jusqu'à celle de 2003 qui a fait 15 000 morts, essentiellement des vieillards. Vous nous annoncez des canicules à 40-42°. Quel sera leur impact sur la mortalité ?

*
* *

Pierre Bauchet : Existe-t-il des statistiques sur les pollutions par région et sur les conséquences sanitaires par région ? Issu d'une famille de cultivateurs dans la région de l'Oise et de la Somme, j'ai vu mourir mes cousins germains d'un même type de cancer à partir de la cinquantaine. Il faut savoir que des tonnes d'engrais ont été déversées pendant des décennies pour passer d'un rendement maximum de 40 quintaux à l'hectare avant la guerre à des rendements de l'ordre de 80 à 100 quintaux à l'hectare aujourd'hui. La corrélation semble évidente et il serait très utile que des études scientifiques soient menées dans l'ensemble des régions de France.

Dans quelle mesure y a-t-il encore aujourd'hui des zones industriellement très cancérigènes ou autrement pathogènes ? J'ai personnellement passé ma jeunesse en Seine Saint-Denis à une époque où la pollution était infiniment plus intense qu'elle n'est aujourd'hui. La tuberculose était un fléau très répandu et affectait toutes les classes sociales. Un médecin que j'eus l'occasion de rencontrer plus tard m'apprit qu'il avait été tellement étonné par le taux de maladies qui sévissaient en Seine Saint-Denis qu'il avait fait de cette zone un objet d'étude. Avez-vous connaissance d'études portant sur les effets locaux de la pollution industrielle ?

*
* *

Jacques Dupâquier : On ne peut qu'être étonné de l'écart qui existe entre la prise de conscience de la dégradation de l'environnement par les spécialistes et l'indifférence de l'opinion publique. Les gens ont trop souvent le sentiment de ne pas être concernés. Il faut de grandes

campagnes comme celle sur le réchauffement climatique pour que l'opinion s'émeuve. Mais, très vite, le sentiment d'impuissance prédomine.

En ce qui concerne le cancer, il va sans doute devenir, en 2007, la première cause de mortalité en France. Déjà dans le Vexin français où j'habite, la majorité des décès sont dus au cancer – essentiellement du poumon. Il est difficile de ne pas mettre ce phénomène en rapport avec l'usage généralisé des insecticides et des pesticides. Quand nous avons demandé une enquête à l'Institut du cancer pour étudier cette vraisemblable relation, il nous a été répondu que tout le monde savait que la mortalité par cancer diminuait et que, par conséquent, il était inutile d'utiliser des crédits pour des études portant sur l'impact des pesticides !

*
* *

André Vacheron : Selon certaines projections, si l'on ne fait rien pour limiter la production des gaz à effet de serre, le nombre des cancers cutanés risque d'augmenter considérablement dans les décennies à venir, en raison des effets délétères des ultraviolets B et surtout A, qui pénètrent profondément dans les cellules avec un impact important sur l'ADN.

Concernant les effets délétères du bruit, une étude épidémiologique a été faite aux alentours de Schiphol, dans les communes qui entourent l'aéroport d'Amsterdam. Elle a montré une augmentation très nette de la prévalence de l'hypertension artérielle dans les populations autour de l'aéroport.

Une autre étude vient de révéler que dans les grandes villes, l'exposition prolongée aux particules fines, notamment celles du diesel, qui sont facilement inhalées et pénètrent profondément dans les poumons, augmente le risque cardio-vasculaire. Cette augmentation du risque est de 24 % pour chaque augmentation de 10 microns par mètre cube de particules inhalées ! Quelles mesures estimez-vous nécessaires pour pallier la nocivité de ces particules ?

*
* *

Réponses : Le nombre de questions posées témoignent de l'intérêt du sujet. Il apparaît clairement que nous sommes ici tous convaincus que nous sommes au cœur d'un débat fondamental pour l'avenir de la communauté humaine.

À Édouard Bonnefous : Je répéterai ce que j'ai déjà dit lorsque vous m'avez honoré en m'accordant le Prix qui porte votre nom. Lorsque nous avons créé l'Institut européen d'écologie, j'avais un livre de chevet, c'était votre ouvrage *L'Homme et la nature*. Vous avez été le premier homme politique français à soulever ce sujet, à une époque où seuls quelques marginaux commençaient à s'en préoccuper. Votre livre a joué un rôle véritablement décisif dans notre réflexion.

À Gérald Antoine : Si nous avons pu créer l'Institut européen d'écologie, c'est parce que le Ministère de l'Éducation nationale, alors entre les mains de Joseph Fontanet, a été particulièrement ouvert à notre proposition. Nous avons expliqué que c'était une discipline nouvelle et grâce à une aide efficace, notamment de M. Jean-Claude Casanova ici présent, nous avons pu faire de l'Université de Metz une des quatre ou cinq universités de France les plus avancées dans le domaine de l'écologie et de l'environnement.

« Environnement » et « écologie » sont deux choses très distinctes. L'environnement désigne le rapport d'un être vivant avec tous les facteurs qui peuvent influencer sur son existence.

L'écologie désigne le fonctionnement de la nature, les innombrables interrelations entre tous les êtres vivants entre eux et avec leur milieu.

J'ai bien connu M. Moltke, mais je l'ai perdu de vue et j'ignore si son institut continue à fonctionner.

À Jean Cluzel : Nous avons hérité en 1971, lorsque nous nous sommes présentés à la mairie de Metz, à la suite du décès du maire, une ville dans un état catastrophique. Il y avait à l'époque six quartiers en passe d'être démolis, l'air du temps voulant que l'on érige partout des tours. Nous avons alors remis en cause ces conceptions au profit de ce que nous avons appelé l'écologie urbaine. Nous avons ainsi réintroduit la nature dans la ville, supprimé les routes à deux fois deux voies, arrêté les rénovations dans l'esprit de l'époque, arrêté la construction de la ZUP, etc. C'est une politique qui a visiblement porté ses fruits puisque tout le monde s'accorde aujourd'hui pour dire que Metz est une ville agréable où il fait bon vivre.

Plus récemment, nous avons développé la pédagogie de l'environnement par des actions qui, d'abord appliquées à Metz, s'étendent aujourd'hui à toute la Lorraine. Nous faisons des petits jardins à côté de chaque maternelle afin que le jardin d'enfants soit aussi un jardin pour les enfants. Ainsi, tous les petits urbains cultivent qui des fleurs, qui des carottes avec l'aide de spécialistes des espaces verts. L'Institut européen d'écologie présente également un petit spectacle éducatif de marionnettes qui s'articule en trois volets, présentés successivement dans chaque maternelle. Notre démarche part d'un principe tout simple, à savoir que ce qui n'est pas acquis tôt ne le sera jamais.

À Marianne Bastid-Bruguère : Il existe des batteries de tests assez complexes. Pour mener à bien ces tests, notre souci permanent est de remplacer autant que faire se peut les animaux supérieurs par des animaux inférieurs ou par des plantes. Il y a des tests de mutagenèse, de cancérogenèse qui correspondent à ce que nous appelons l'« écotoxicologie ». Plusieurs de nos tests ont été homologués au niveau européen. Ce sont eux qui sont mis en œuvre dans le cadre du programme RICH, ce qui devrait créer des emplois pour les écotoxicologues qui vont devoir passer au crible des dizaines de milliers de molécules.

En ce qui concerne la toxicologie des moyens de communication, une étude parue à la mi-janvier fait la synthèse de 500 études menées pour savoir si les portables, par les rayons électromagnétiques, ont un impact sur la santé. Elle est, à plus d'un titre, très intéressante. Par exemple, elle établit une corrélation entre ceux qui financent l'étude et les résultats ; on s'aperçoit que lorsque les financeurs sont les opérateurs de téléphonie, il n'y a aucun problème, mais qu'en revanche, lorsque les financeurs sont des organismes publics, les problèmes sont très nombreux... Cela pose évidemment le problème de l'expertise. Pour ma part, je suis favorable à une expertise double, effectuée et par les opérateurs et par des chercheurs publics indépendants.

À Alain Plantey : Je crois que le risque de leucémie due à la présence d'une ligne à haute tension est infime. Cela n'empêche pas qu'il faille appliquer le principe de précaution et l'on évite aujourd'hui de construire des habitations à proximité de ces lignes.

Pour ce qui est des eaux usées contenant toutes sortes de détergents, on s'oriente maintenant vers des stations d'épuration fonctionnant grâce à des plantes. La plante la plus performante que l'on connaisse actuellement est l'iris jaune qui métabolise le phosphore et l'ammoniac. Il existe d'autres plantes efficaces, tels les roseaux. En Amérique, les eaux usées sont de plus en plus souvent envoyées dans des lagunes où leur circulation lente parmi des plantes efficaces permet d'obtenir à moindre coût des résultats semblables, voire supérieurs, à ceux de stations classiques d'épuration.

À Emmanuel Le Roy Ladurie : J'ai certes évoqué des canicules à 40-45°, mais je dois avouer que je ne suis pas très au clair sur le réchauffement climatique. Qu'il me soit permis de

poser à mon tour une question. Pourquoi, brusquement, en 1989, avons-nous vécu le dernier hiver digne de ce nom et que, depuis lors, l'hiver ne ressemble plus à l'hiver ? D'où vient ce décrochage absolument subit ? En effet, puisque nous accumulons les gaz à effet de serre depuis des décennies, la disparition de l'hiver aurait dû être progressive. N'ayant pas de réponse, j'ai interrogé quelques sommités en matière de climatologie. Personne n'a pu m'apporter de réponse.

À Pierre Bauchet : Nous ne disposons pas, hélas, d'études sur l'épidémiologie au niveau régional. On sait vaguement certaines choses sans en connaître les causes ni la réalité précise. Nous sommes très, très faibles dans ce domaine. Que la médecine soit capable de soigner les gens quand ils sont malades est assurément très utile. Mais il faudrait qu'en amont soient prises des mesures préventives pour limiter les pathologies dues aux problèmes environnementaux. Or, c'est ce que nous ne faisons pas encore – toujours pas, devrais-je dire.

À Jacques Dupâquier : Les gens réagissent quand ils voient les choses et quand ils peuvent faire le lien entre ce qu'ils voient et ce qu'ils ressentent. J'ai été très frappé que les candidats à l'élection présidentielle qui sont venus passer un oral d'écologie à la télévision devant Nicolas Hulot aient tous, sauf un – qui de surcroît n'était pas un écologiste – traité uniquement du réchauffement climatique et nullement des problèmes dont nous venons de parler. Comment ignorer la corrélation qui se manifeste entre l'augmentation de la stérilité et le contact avec les pesticides ? Pourtant, même les gynécologues, qui constatent chaque jour l'augmentation du nombre de cas de stérilité, qui savent parfaitement que les spermogrammes révèlent une diminution massive du nombre de spermatozoïdes et une augmentation de l'azoospermie, ne font pas de lien avec les pesticides – malgré les innombrables publications sur le sujet. Or, tant que le lien n'est pas fait dans l'esprit des gens, il est vain d'espérer une réaction.

Pour que les phénomènes que nous avons évoqués aujourd'hui soient pris en considération par les spécialistes de la santé, il faudrait que nous fassions beaucoup de toxicologie et d'épidémiologie. Ce sont deux secteurs dans lesquels la France est très en retard.

À André Vacheron : Oui, assurément, les cancers cutanés vont augmenter avec le réchauffement climatique. Oui également pour les particules du diesel. La France est le pays qui a le plus favorisé le diesel, ce qui, à mon sens, est une erreur. À présent, elle se lance sans réfléchir davantage dans les biocarburants. Cet enthousiasme aveugle suscite ma réticence pour différentes raisons. Premièrement, on n'envisage de fabriquer des biocarburants qu'à partir des graines de plantes ; or, les graines ne représentent qu'une partie infime de la plante ; il faudrait pouvoir utiliser la plante tout entière – comme le font intelligemment les Brésiliens avec la canne à sucre. Ensuite, on croit que pour augmenter les rendements il sera possible d'utiliser sans danger des pesticides puisque la plante ne sera pas destinée à l'alimentation ; mais les pesticides pénétreront dans le sol, dans les nappes phréatiques et bien entendu, à terme, dans toute la chaîne alimentaire.

*

* *